

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Folle audace / *Borderline* de Lyne Charlebois

Nicolas Gendron

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/33482ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2008). Folle audace / *Borderline* de Lyne Charlebois. *Ciné-Bulles*, 26(1), 6-7.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Folle audace

NICOLAS GENDRON

La famille peut facilement devenir un berceau étouffant. Avec une mère folle (Sylvie Drapeau) et un père inexistant, n'importe quelle enfant, appelons-la Kiki (Laurence Carbonneau), serait perturbée. Et même si une grand-mère au sans-gêne confondant (Angèle Coutu) prend son éducation en main, ladite Kiki persiste à croire qu'elle aurait mieux fait de se « pendre avec [son] cordon ombilical ». Plus elle grandit, plus Kiki a la rage d'écrire comme elle a celle de vivre. Sans toutefois savoir ni trop comment ni trop pourquoi. Jusqu'au jour où la Kiki-adulte-de-corps (Isabelle Blais) réalise qu'elle souffre d'un « cancer de personnalité », et qu'aimer, ce n'est pas « ouvrir les jambes jusqu'à l'infini ». Seul un poète pâtissier (sensible Pierre-Luc Brillant) pourrait peut-être lui ouvrir les yeux.

Borderline prend racine dans une puissante écriture. À forte teneur autobiographique, et d'une grande unité de ton, les deux premiers romans de la journaliste et écrivaine Marie-Sissi Labrèche ont pu être jumelés pour ne former qu'un seul et même film. Du premier, on a puisé principale-

ment dans le trouble de la personnalité *borderline* de Sissi (muée en Kiki) : abus d'alcool et autres paradis artificiels, confiance défaillante et propension à l'auto-destruction. Déjà, au début de la vingtaine, la jeune femme « sans frontières » perpétuait une tradition familiale : les hommes étaient absents de sa vie, même quand ils se trouvaient dans son lit. On pige également dans ses souvenirs d'enfance, alors que sa mère était son « empêcheuse de regarder la télé en rond, [son] bâton dins roues d'bicycle... ».

Du deuxième récit, où Kiki a passé le cap de la trentaine, on a conservé la relation tordue qu'elle entretient avec Tcheky (impeccable Jean-Hugues Anglade), son directeur de maîtrise. Consciente de gâcher temps et talent, elle cherche au moins activement une sortie de secours à son mal-être; dut-elle se blesser encore pour y arriver. Le seul lien stable de sa vie s'appelle Claude Viau, son chien qu'elle a baptisé du nom de son premier amour; c'est dire! Bien que le scénario de l'auteur et de la réalisatrice Lyne Charlebois soit devenu un tout nouvel objet, l'influence de sa matière première se fait

sentir non sans une très belle intertextualité, comme en témoigne cette scène où l'appartement de Kiki est tapissé des premiers mots du roman qu'elle se tue à ne pas écrire. Outre cette parenté évidente, la narration d'Isabelle Blais n'en finit plus de valider la beauté crue de la prose de Labrèche, reprise presque telle quelle. Sans compter les dialogues d'un humour ravageur, aigre-doux ou coup-de-poing, qui déconcertent parfois.

Rares aussi sont les films québécois qui mettent en scène des personnages féminins d'une nature aussi affirmée. Pour les trois générations de femmes et l'impudeur apparente du personnage central, on pourrait penser à **Délivrez-moi**. Or, là où l'émotion était mal canalisée dans le plus récent film de Denis Chouinard, elle est brute et sans compromis dans le premier long métrage de Charlebois. Les quatre actrices principales la portent d'ailleurs avec un courage exemplaire. Si la jeune Laurence Carbonneau possède la force nécessaire pour que la vérité, aussi dérangeante soit-elle, sorte effectivement de la bouche d'une enfant, c'est Isabelle Blais qui assume la



Kiki (Laurence Carbonneau) à 10 ans et sa mère (Sylvie Drapeau) — PHOTOS : PIERRE DURY



Kiki (Isabelle Blais) à 20 ans et sa grand-mère (Angèle Coutu)



Isabelle Blais (Kiki à 30 ans) et Marie-Chantal Perron dans **Borderline** – PHOTO : PIERRE DURY

plus grande charge d'abandon du film. Complètement investie, la comédienne a saisi (et transmis) toutes les subtilités de la transparence malsaine de Kiki, des tics nerveux aux regards qui appellent à la charité (pas du tout chrétienne), en passant par la maladresse d'un corps qui se refuse à la tendresse. Dans une relation à sens unique, Sylvie Drapeau devient cette mère envahissante avec ses yeux de « folle », catatonique, totalement déconnectée de la réalité de sa fille, d'une crédibilité sans failles dans sa maladie. Pour compléter le quatuor, on a eu la brillante idée de faire appel à Angèle Coutu. Sous les traits d'une grand-maman gueularde et braillarde, qui a peur de passer pour une « ingrasse », la comédienne qu'on voit trop peu s'est délestée de la fausseté des maquillages pour composer un personnage attachant parce que grincheux. Le mordant et la sensibilité renfrognée qu'elle y insuffle font toute la différence du monde entre une caricature et une incarnation. La lignée est complétée : bienheureuse famille... d'actrices.

Il serait injuste d'aborder **Borderline** sans reconnaître le mérite de la réalisatrice Lyne

Charlebois (les téléseries *Tabou* et *Nos étés*; la série de courts métrages *Quel jour était-ce?*), qui convainc aisément de son métier en proposant ici une vraie signature artistique et visuelle, aidée en cela par le talent confirmé de Steve Asselin à la direction photo. L'acuité de la proposition de la réalisatrice nous est révélée avec force lorsqu'elle fait s'enchevêtrer les différents âges de Kiki. La fluidité du procédé est telle que les deux actrices se partageant le rôle-phare peuvent se croiser sans que la ligne ou la cohérence dramatiques n'en soient atteintes. De la même façon, même si la musique, omniprésente, accompagne Kiki comme une alliée de dernier recours, jamais elle ne paraît superflue tant elle est intégrée au fil du récit. Mais le plus admirable demeure le respect avec lequel la cinéaste filme les corps, ne cherchant pas à les cacher derrière les artifices. Celui de Kiki à 20 ans est d'ailleurs magnifié par le simple fait qu'il est à la vue de tous, dans une fête qui tourne mal. Soulevé à bout de bras par une foule anonyme, il devient œuvre d'art qui se fond au paysage ambiant, comme autant de mains prêtes à se dévouer à sa cause (perdue). Charlebois s'efforce

donc de capter le langage de corps souvent désespérés, avant de les saisir dans un moment de sensualité au milieu de tout ce sexe désincarné.

Il en va du cinéma d'auteur comme d'une grande réussite : si l'on veut que l'un et l'autre existent, il faut toujours quelqu'un, quelque part, qui prenne des risques. Si **Borderline** appartient aux deux catégories, le mérite revient à coup sûr à toute une équipe d'artistes et d'artisans dont la générosité fut apparemment sans frontières. Comme cette Kiki transparente. La folie en moins, la ferveur en plus. ■

Borderline

35 mm / coul. / 109 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. : Lyne Charlebois

Scén. : Lyne Charlebois et Marie-Sissi Labrèche, d'après ses romans *Borderline* et *La Brèche*

Image : Steve Asselin

Mus. : Benoit Jutras

Mont. : Yvann Thibodeau

Prod. : Roger Frappier et Luc Vandal

Dist. : TVA Films

Int. : Isabelle Blais, Angèle Coutu, Sylvie Drapeau, Jean-Hugues Anglade, Laurence Carbonneau, Marie-Chantal Perron, Pierre-Luc Brillant, Antoine Bertrand